

## *LE FOYER*

À la représentation, à la lecture, on ne peut avec netteté se rendre compte pour quels motifs tant d'obstacles ont rendu difficile et tardive la mise à la scène de MM. Mirbeau et Natanson : *Le Foyer*. Il est rare qu'on ait l'occasion, au théâtre, d'entendre des dialogues d'une langue aussi ferme, aussi sûre, conduits avec une maîtrise d'effets aussi savamment calculée, aussi contenue par la volonté des auteurs. On nous a dit à quel point il est indécent d'avoir, sur la première scène française, où tout ce qui s'y montre prend tout de suite un caractère officiel, fait d'un sénateur philanthrope et réactionnaire, d'un académicien et sociologue éminent un personnage louche, intéressé, égoïste, hypocrite et corrompu. Mais la surface est si brillante et si hautaine, il met tant de soin à en conserver, fût-ce par des ignominieuses lâchetés, l'éclat intact, que véritablement on se demande par quel manquement au respect des choses établies MM. Mirbeau et Natanson ont pu provoquer l'effarouchement de M. l'Administrateur de la Comédie-française et exciter la réprobation d'une partie, infime d'ailleurs, du public. Dans le plus banal des romans, le moindre pleutre de lettres en dit bien davantage ! Qu'on ne le lise pas, c'est possible, et, la plupart des fois, on a raison ; même si on lit, c'est en secret, on n'invite pas les voisins à prendre part à son émoi, à son inquiétude, ou à son plaisir. Plus tard, après réflexion, quand on s'est ressaisi et quand on s'est, à loisir, composé une moyenne et saine opinion, on peut même se vanter d'avoir goûté un tel passe-temps, et on acquiert une réputation enviable d'esprit fort et libre de tous préjugés. Mais en présence de MM. Mirbeau et Natanson, dont le vigoureux talent étreint et secoue, dans une salle de spectacle où l'on se voit, où l'on s'observe et se surveille, où chacun trouve dans ce qui s'est dit une allusion maligne à l'adresse de son voisin, les plus affectés et les plus impassibles courent par trop le risque de se sentir désignés et meurtris, et ce ne serait pas du ton de la bonne compagnie.

Les situations par lesquelles se déroule la pièce de MM. Mirbeau et Natanson ne se présentent pas, néanmoins, sous l'aspect de révoltantes nouveautés. Malgré le désir qu'ils ont avoué de mener le procès de la charité et des institutions charitables, ils ont renoncé à leur dessein, le jour où ils ont retranché à leur œuvre un acte, celui qui précisément nous faisait assister au fonctionnement d'un asile d'enfants, *Le Foyer*,

qui a donné son titre à la pièce. La mauvaise administration de cet asile, les malversations de l'homme de bien qui le protège et le soutient, après avoir eu l'idée de le fonder, la rivalité grinçante de l'aumônier et de la directrice, le régime de sévérités et de douceurs excessives et injustifiées que cette dernière pratique à l'égard des fillettes confiées à sa garde, ce n'est pas, comme on a tenté de le faire croire, le sujet traité. C'est le prétexte seulement qui met en lumière les tristesses ridicules, les hontes navrantes et la loqueteuse splendeur du ménage du baron et de la baronne Courtin. Bien des scènes sont poignantes, parmi les plus osées, ou, comme on dit, scabreuses. Néanmoins, et il est vrai que par là l'effet en est centuplé, elles ne comportent pas une violence de langage, tout s'y passe presque (selon une expression frappante de Stendhal) « sur le ton de la conversation ordinaire ».

Quand, pour faire face à ses obligations d'argent, le baron insinue à sa femme que nul recours ne lui reste qu'auprès de son ami, le richissime brasseur d'affaires, Biron, elle se refuse tout d'abord à comprendre ; mais Courtin s'emporte en lui expliquant les conséquences inévitables de sa détresse : le déshonneur, la prison, la pauvreté ; elle s'effare, et lorsque enfin il laisse échapper le mot qui révèle que, des anciennes relations de sa femme et de son ami il a tout accepté sans en ignorer rien, la baronne, apitoyée et effrayée, cède et promet d'aller solliciter l'ami par qui leur luxe fut depuis si longtemps entretenu. Une telle scène est pathétique en raison même de sa sobriété, et c'est peut-être ce qui est sous-entendu et seulement suggéré qui en a fait la puissance. Autrement traitée, elle ne serait guère personnelle ; elle est de mode, presque identique par l'intention, dans la plupart des pièces qu'on a jouées, depuis quelque temps, dans les théâtres de Paris. Elle a trouvé ici sa forme définitive et supérieure, voilà tout.

Des trente-six situations dramatiques, que, pour complaire à une boutade de Goethe, M. Polti naguères a pris soin d'énumérer et de décrire, deux ou trois ont la vogue durant un an ou plusieurs raisons, et se retrouvent inlassablement les mêmes. Les plus ingénieux auteurs dramatiques ne soupçonnent plus qu'il en puisse exister d'autres ; il faut une poigne robuste comme celle de M. Mirbeau pour nous en débarrasser : où il a passé, il épuise la matière. Un des grands ressorts qu'il met en jeu, et qui implique une sûreté implacable des facultés d'observation, c'est l'impartialité qui laisse à ses personnages, dont l'état social fait nécessairement des

coquins sans scrupule, une âme au fond parfaitement candide et ingénue. Ils sont menés par les circonstances qui seules dictent leurs actes au mieux des intérêts qu'ils aperçoivent dans le moment, sans clairvoyance, sans prévision et sans autre calcul ; si on leur disait qu'ils ne cherchent et ne font que le mal, de très bonne foi ils pourraient protester : les choses se sont présentées de telle ou telle façon ; pour en surmonter les inconvénients ou en éviter les fâcheuses conséquences, auraient-ils pu choisir et se comporter de façon différente ? Non, sans doute, et, dès que leur intérêt n'est pas en jeu, ils sont parfaitement sensibles, compatissants et bons. Une telle méthode, qui scrute un peu mieux les motifs ou le manque instinctif de motifs, dans les actions humaines, présente en outre au théâtre le précieux avantage de le débarrasser de la présence sermonnaire et sentencieuse du raisonneur chargé d'appuyer, jusqu'à en lasser, la thèse des auteurs !

Depuis Becque, si j'en excepte *Les Affaires sont les affaires*, dont la réalisation était d'une portée générale plus évidente, aucune pièce autant que *Le Foyer* n'a peint avec une simplicité aussi vigoureuse les dessous faussement enchanteurs et familiers des plus belles apparences sociales. M. Natanson, pour ses débuts au théâtre, peut être fier et heureux d'avoir attaché, avec celui de M. Mirbeau, son nom à une telle œuvre.

Jamais, à la Comédie-Française, on ne joua avec une perfection plus simple et plus efficace. Le soin qu'on mis à composer leurs rôles selon la vérité MM. Huguenet et de Féraudy est fort apprécié et justement acclamé par l'enthousiasme admiratif des spectateurs, et du jeu si savamment jeune et passionné de M<sup>me</sup> Bartet, il convient de retenir l'éclat soudain d'un regard levé en souriant vers les yeux de son désireux admirateur, qui est bien, avant l'abandon entier, la promesse la plus enivrante et la plus chaleureuse que puisse la femme faire d'elle-même. Les rôles épisodiques et secondaires sont tenus dans l'ensemble avec une perfection parfaite par M<sup>mes</sup> Pierson, Persoons, Amel, par MM. Jacques de Féraudy fils, Numa, Ravet et Croué.

Maurice BOISSARD (Paul Léautaud)

*Mercure de France*, n° 277, 1<sup>er</sup> janvier 1909, pp. 151-153